Él. 8° Y ré
31520
(12)

une soirée d'enfer

HUMOUR



ROMANS

casterman
DIX & PLUS

DL -4 FEV. 95 01863

CONCEPTION GRAPHIQUE : L'BB

© Éditions Casterman, 1995.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. Toute reproduction même partielle de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

ISBN 2-203-11766-4

823

HUMOUR

Claude Carré

1891679

Une soirée d'enfer

illustré par Dominique Boll



ROMANS
casterman
DIX & PLUS

EL 8°Y
31520
(12)



1



QUAND JE SUIS RENTRÉ à la maison, dans l'après-midi de ce vendredi-là, j'ai tout de suite senti que quelque chose ne collait pas. Déjà, en poussant la porte d'entrée, j'ai vu que papa était arrivé ; ce n'est pas dans ses habitudes, il ne rentre jamais avant huit heures.

Maman et lui étaient assis côte à côte sur le grand canapé du salon ; ils avaient leur tête des mauvais jours. Moi, je me suis dit : « Ça y est, mon bulletin trimestriel est arrivé, ils ont décidé de me priver de dessert jusqu'à mes dix-huit ans ! »

Mais ce n'était pas ça. Maman a pris sa voix douce, celle des circonstances graves, et au moment où j'enlevais mon blouson, elle a dit :

— Damien, mon grand… Grand-tante Flavie est morte.

Bon, d'accord, ça m'a fait un coup ; quand on vous annonce des choses de ce genre, on a toujours un moment de flottement. Mais je ne me suis pas effondré non plus ; la der-

nière fois que j'avais vu grand-tante Flavie, c'était au lendemain de mes trois mois, onze ans auparavant. Si je ne m'en souvenais pas bien, j'étais excusé. Tout ce que j'ai trouvé à dire, c'est :

— Mince !

Papa a pris le relais, en s'éclaircissant la voix :

— Il va falloir que nous allions à l'enterrement. Nous partons demain en Lorraine, tous les deux.

Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais la plupart de ces mauvais plans ont souvent lieu à l'autre bout du pays, et toujours par un froid sibérien.

Je me suis assis doucement sur le fauteuil, en face d'eux, en faisant attention de me tenir à peu près droit ; il y a des circonstances où il faut avoir un peu de tenue. J'avais super faim mais, de la même façon, je me suis dit que mon goûter pouvait encore attendre quelques minutes. J'ai pris moi aussi mon air sérieux et j'ai attendu que la suite arrive.

Maman a poussé un gros soupir et m'a regardé dans le blanc du blanc des yeux :

— Damien, mon chéri, oncle Daniel et tante Bénédicte viennent avec nous, bien sûr.

J'ai hoché la tête d'un air entendu, sans bien voir en quoi cela me concernait. Ni bien comprendre pourquoi papa me regardait par en dessous, en faisant semblant d'essuyer ses lunettes. Mais en général, quand maman commence à m'appeler « mon chéri », il faut que je m'attende, dans les

minutes qui suivent, à des corvées du genre « monceau de vaisselle » ou « aspirateur de la cave au grenier ». Je me suis enfoncé un peu plus dans le fauteuil, en me préparant à l'assaut final. Maman a repris :

— Tu comprends bien qu'ils ne peuvent pas emmener Igor.

Je comprenais bien, mais…

— Donc nous avons pensé que la meilleure solution, pour tout le monde, c'était que tu gardes le petit pendant le week-end.

Là, voyez-vous, j'ai eu l'impression que le TGV de 17 h 02 était brusquement sorti de ses rails et venait de passer à travers le salon, sans crier gare. Mon sang n'a fait qu'un tour, à la vitesse de la lumière. J'ai crié, peut-être un peu fort :

— Quoi ? Igor ? Ici ? Avec moi ? Ce week-end ?

Souvent, ma prof de français me fait remarquer que mes phrases sont trop hachées et pas assez construites. Elle n'a pas tout à fait tort ; mais je vous assure qu'il y a des fois où on ne peut pas faire autrement. Surtout quand on nous annonce que l'abominable Igor va venir hanter la maison.

J'avais fait un bond de deux mètres au-dessus de mon fauteuil et je ne me décidais pas à redescendre, tellement j'étais remonté.

— C'est pas vrai, maman, dis-moi que ce n'est pas vrai !

— S'il te plaît, mon chéri, ça ne nous amuse pas non plus, tu sais, mais il faut que nous fassions des efforts ; toi aussi, tu peux en faire un pour ta pauvre tante Flavie…

— Mais enfin, maman, papa, ai-je repris sur un ton plaintif, je veux bien faire des efforts, mais pas ça !

— Voyons, Damien, tu le connais, ton petit cousin !…

— Mais justement, papa, justement ! Ce n'est pas possible, pas lui !

— C'est vrai, concéda maman, Igor n'est pas le gamin le plus sage que je connaisse. Mais il n'a que trois ans ; c'est de son âge d'être un peu turbulent !

En employant le mot turbulent, maman voulait plaisanter ; Igor était l'enfant le plus insupportable de tout le département, et remportait régulièrement la palme de la catastrophe la plus dévastatrice ; on ne comptait même plus les dépressions nerveuses, les crises cardiaques, les fractures ouvertes qui lui étaient dues…

Seuls ceux qui l'avaient un peu fréquenté, et qui se mettaient à trembler dès que ce nom-là était prononcé, seuls ceux-là pouvaient me comprendre. Et me plaindre du fond du cœur…

Il n'était pas question de me laisser faire. Il fallait de toute urgence que j'explique à papa-maman pourquoi je n'envisageais pas un seul instant d'avoir ce moutard à la maison pour le week-end. J'ai pris le ton détendu de celui qui est sûr que la plaisanterie a assez duré :

— Non, sans blagues… dis-je en me relevant du fauteuil, sans blagues, ce n'est pas possible. Tonton Daniel va devoir trouver une autre solution : je suis invité à une fête samedi soir. C'est l'anniversaire d'Éléonor, et il n'est pas question que je rate ça !

Puis je me suis dirigé nonchalamment vers la cuisine, pour y chercher ma pile de pains au chocolat. Bien sûr, maman m'a rattrapé dans l'encadrement de la porte, en surgissant sur mes talons comme le génie de la lampe magique d'Aladin :

— Chéri, je crois que tu n'as pas bien compris. Ton oncle Daniel a étudié *toutes* les solutions, et il n'y a que *celle-ci* qui tienne ; je suis désolée, mais tu ne pourras pas aller à cet anniversaire.

— Mais, mais tu ne te rends pas compte, maman ! Tu ne sais pas ce que tu dis… Cette boum, cet anniversaire d'Éléonor, c'est le moment le plus important de l'année… C'est, c'est… une question de vie ou de mort !

Les mots dépassaient sans doute un peu ma pensée. Mais dans ces cas-là, on ne lésine pas. Papa, qui avait remis ses lunettes, est intervenu sur ces entrefaites, avec sa voix cassante, et a prononcé les paroles définitives qu'il employait à chaque fois en cas de situation bloquée. Sens de l'humour : zéro sur vingt.

— Damien ! Tu garderas Igor ce week-end, un point c'est tout !

Nous étions le vendredi 16 février, il était dix-sept heures trente, et les négociations étaient terminées.

J'ai passé toute la nuit à somnoler sans vraiment dormir, en faisant cauchemar sur cauchemar ; des cauchemars où Igor, habillé façon Tarzan, se balançait au bout de gigantesques lianes à travers ma chambre, en hurlant comme un démon.

Au matin, comme prévu, tonton Daniel et tante Bénédicte sont arrivés sur le coup de dix heures. Je ne suis même pas descendu pour leur dire bonjour ; j'ai attendu que se produise le premier incident. À dix heures cinq, c'était fait ; toute la maison a retenti d'un énorme hurlement :

— OUAAAAAAAAHHHHHH !

... tandis qu'une sorte de tremblement de terre faisait vibrer la maison sur ses bases : Igor, qui jouait à l'alpiniste, venait de descendre l'escalier sur la tête, sans rater une seule marche.

Du coup, je me suis senti de meilleure humeur et je suis descendu saluer la compagnie. Il y avait au rez-de-chaussée de la maison l'animation des grands départs. Papa et maman passaient comme des fusées à travers les pièces, en cherchant partout des trucs qu'ils étaient sûrs d'avoir eu en main deux secondes auparavant.